

# REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 75 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN  
PARIS  
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.  
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE  
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE  
AUX BUREAUX  
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL  
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS  
PARIS  
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.  
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE  
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

## SOMMAIRE.

GRAVURES : Toilette de fillette. — Toilette de dîner. — Parure. — Chapeau Siebel. — Chapeau de printemps. — Milieu et encolure d'un voile du fauteuil, application sur tulle. — Cousin de pied. — Chapeaux Tallien, Baronne, Marguerite, Nilson, Bebecs. — Toilette de sortie. — Toilette de promenade. — Cinq costumes pour jeunes filles de huit, dix, douze et quinze ans. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Plaque de modes coloriées.

## EXPLICATION

### DES GRAVURES

1. Toilette de fillette de sept ans. — Jupe courte et unie en lappas bleu lapis. Costume style Louis XV; sur le corsage uni et montant, retombe une petite pèlerine courte; une fraise avec jabot de marquise sert de parure. La tunique, dont les bouts se croisent l'un sur l'autre, est légèrement gonflée en ballon. On obtient cet effet en fronçant l'étoffe sur le biais bleu qui fait tête en même temps au volant. On choisira de préférence pour cette toilette du foulard de nuance saumon ou écarlate, à volonte.

2. Tunique de gaze de soie rayée de velours dans le tissu même. Chaque bande de velours est bordée d'un côté d'une petite corde de jais. La tunique, garnie d'une belle dentelle perlée, n'est relevée que d'un côté, à droite, sur une échar-



1. TOILETTE DE FILLETTE DE SEPT ANS. 2. TOILETTE DE DINER, TUNIQUE DE GAZE.

pe de velours se terminant par une dentelle; le second pan de l'écharpe sort sous la basque du corsage. Le côté droit tombe droit et est orné d'une échelle de nœuds de velours dont les bouts finissent par une aiguillette de jais. Manches à coudre, avec sabot de dentelle. Corsage à basques, décolleté en carré et garni d'un plissé de tulle illusion. Sur le pied de la dentelle perlée court un ruche coquillé en tulle uni perlé au bord.

3. Parure entièrement rabattue; le col composé d'entredeux de broderie et de mousseline est très-grand. Cette parure convient de préférence à une personne un peu forte.

4. Chapeau Siebel. — Ce chapeau, léger et coquet, doit se porter aux premiers rayons du soleil et remplacer les lourds chapeaux de velours; le fond mou est en tulle point d'esprit; la passe est recouverte de deux dentelles noires perlées, qui retombent sur le front. Une torsade de faille rose enserre la calotte; les larges bouts, pris dans une agrafe ovale tout en jais, garnissent le côté; par derrière, touffu de primevères de Chine, avec panache de plumes de faisan, dont les têtes reviennent sur la calotte.

5. Chapeau de printemps, en gros de Suez mauve, à fond mou; la passe, volante, retombe négligemment sur le front. Entre le fond et la passe, simple ruche rebassée de dentelle noire; une azalée mauve, à feuillage d'un vert tendre, se mêle aux flots de rubans par derrière; une longue aigrette part de l'azalée.





4. CHAPEAU SÉBEL.

la bordure n° 7, à l'encoignure supérieure de laquelle on en voit figurer une partie.

8. Coussin de pied, en velours rouge, orné de galons de bourrelier. Nous avons donné dans notre n° 415 un

modèle de galon à employer pour ce genre de travail, dont le détail est suffisamment expliqué par notre dessin. Ce coussin de pied ou tabouret a 32 centimètres de large sur 50 de long. On le trouve fait ou simplement échantillonné, chez M<sup>me</sup> de Milly, 21, boulevard des Batignolles.

9. Toilette de sortie. — Jupe de velours. Tunique de drap vert-bronze divisée sur les côtés en deux parties égales, la partie de devant est relevée en draperie en dessous des revers de la seconde; la partie de derrière est bouffante et relevée inégalement; le pouf est soutenu par une large ceinture de velours qui passe en dessous. Le corsage se compose d'une veste à col

6-7. Voile de fauteuil en application de batiste sur tulle grec ou tulle point de Paris. Notre dessin 6 représente le milieu, et notre dessin 7, une des quatre encoignures du voile de fauteuil.

On trace sur nansouk ou batiste d'Ecosse les contours indiqués sur notre dessin; on place ce nansouk sur du tulle grec ou tulle de Paris, au r-seau gros et régulier, puis on bâtit les deux étoffes sur de la toile cirée.

On trace alors au point de bâti tous les contours du dessin; on cordonne ce bâti d'une façon bien serrée, puis, une fois le travail terminé, on découpe le nansouk ou la batiste autour du point de cordonnet, en ménageant le tulle qui se trouve en dessous.

Notre dessin n° 6, employé seul, peut servir pour milieu d'écran; mais sur le modèle que nous avons reproduit, d'après M<sup>me</sup> Lecker, 3, rue de Rohan, ce dessin servait de milieu à



3. PARURE.

rabatts et à revers d'habit, droite par devant et à basques taillées par derrière.

10. Toilette de promenade. — Jupou de velours, tunique et veste en drap vert russe. La tunique ronde d'un côté est fendue de l'autre; les deux pointes se réunissent et se croisent dans une large agrafe d'argent niellé. La tunique est encadrée d'un large biais de velours. Corsage à basques rondes; à revers de redingote croisés sur la poitrine, boutonné à l'aide d'une double rangée de boutons d'argent assortis à la boucle et ornementé d'une petite poche de côté, destinée à recevoir la montre ou le mouchoir.

11. Chapeau baronnette, tout en paille gris-foncé; la calotte, fort haute, est garnie de deux coquilles de rubans de paille grise dont le premier prend pied sur une dentelle noire. Sur le côté, panache de plumes roses avec aigrettes dont le pied est



5. CHAPEAU DE PRINTEMPS.

enfoui dans une touffe de feuillage gris.

12. Chapeau Tallien, à bayolet, la passe s'avance et prend la disposition du chapeau de glaneuse; coques et pans assez volumineux en rubans paille

sur le derrière du chapeau; plume mais ou bleue, rose-thé posée en dessous.

13. Chapeau Marguerite, d'une nouveauté de forme incontestable. Il est tout en paille d'Italie. La calotte reste libre. Une écharpe de faille bleue, qui prend pied en dessous d'une touffe de marguerites, tourne autour du bayolet, vient se rattacher en dessous de la calotte et retombe en un seul pan par derrière. Le devant est garni d'une plume d'oiseau de paradis, dont le pied est pris dans un coquille de plumes bleues.

14. Chapeau Nisson. — La calotte est basse; les bords, assez larges, sont relevés régulièrement.



6. MILIEU DE VOILE DE FAUTEUIL OU ÉCRAN EN APPLICATION SUR TULLE.



ment des deux côtés. Une écharpe de gaze ou de tulle point d'esprit tournée autour de la calotte et retombe par derrière en longs bouts flottants que l'on peut ramener autour du cou. Une touffe de filas blancs, au feuillage tendre, domine la calotte et se mêle aux bouillonnés de l'écharpe.

**15. Chapeau Rebecca.** — Avec ce chapeau, il faut modifier sa coiffure, et, la faisant moins haute, la compléter par derrière par des boucles et des frisures, sur lesquelles s'appuieront les bayolets. Notre modèle est en paille anglaise. Les bords retroussés retombent à la naissance de la torsade. Rubans de faille mais. Rose rouge avec feuillage vert tendre.

**16. Toilette de jeune fille de douze ans.** — La robe est en popeline d'Irlande mais ou écru, et les ornements en taffetas cerise. Le jupon, bien arrondi, est orné d'une ruche à la vieille en taffetas cerise faisant cercle sur le jupon. La casaque-habit Pompadour forme sur le côté deux ailes qui se rattachent sous le pouf du milieu à l'aide de flots de rubans cerise et mais mélangés. Le corsage s'ouvre



8. COUSSIN DE PIED, EN VELOURS ROUGE ET GALONS.

sur un joli petit gilet de taffetas cerise, retombant sur le tablier arrondi de la tunique. Le tout est orné de ruches à une tête en taffetas cerise n° 9. Les manches à revers mousquetaire sont excessivement gracieuses.

**17. Toilette de jeune fille de quinze ans.** — Cette toilette est prise dans deux nuances de toile écru. Le jupon est divisé en deux parties : la première, unie, assez étroite, est en drée de deux tuyautés pris en travers dans les deux étoffes; des volants plissés et alternés recouvrent les lés de derrière presque dans leur hauteur totale; ces volants s'arrêtent cependant à la naissance du pouf.

Le corsage, parfaitement ajusté, se prolonge en basques mousquetaire sur le devant; il est ouvert, et les revers sont en piqués anglais blancs, ainsi que les parements des manches.

**18. Toilette de fillette de huit ans.** — Robe de batiste écru. Le premier jupon est plissé devant et tout uni derrière. Trois galons blancs ouvragés garnissent par derrière le bas de la jupe; ils se retrouvent autour de la casaque princesse, laquelle s'ouvre car-



7. ENCOIGNE ET BORDURE DE VOILE DE FAUTEUIL EN APPLICATION SUR TULLE — VOIR, POUR LE MILIEU DE L'OUVRAGE, LE DESSIN N° 6.





12. CHAPEAU TALLIEN.

rément sur le devant pour laisser voir d'abord un corsage montant, puis un tablier arrondi qui retombe sur les plis; ce tablier est orné de galons blancs faisant tête à un petit volant plissé. La tunique, par derrière, est légèrement retroussée de place en place. Elle ne se gonfle pas en ballon, mais retombe en rond sur le jupon.

Le corsage est légèrement ouvert en cœur et orné d'une petite ruche très-légère.

19. Toilette de fillette de dix à onze ans. — Première jupe de taffetas d'Italie vert Isly, sur laquelle retombe une seconde jupe retroussée à la Pompadour en popeline d'Irlande gris tourterelle. Sur le corsage, décolleté en dessous, se trouve une petite pélerine arrondie, sur le devant de laquelle viennent se rattacher les pointes d'une bavette de même étoffe, se prolongeant en une espèce de tablier-étole agrémenté de biais de taffetas vert et d'effilé à tête assorti de nuance à celle de la robe.

20. Toilette de fillette de douze à treize ans. — Robe de popeline gris de fer. La jupe arrondie est ornée d'un volant à tête liséré de chaque côté d'un roulaute de taffetas cerise; sur ce jupon retombe une tunique dont les pans découpés en longues pointes se relèvent sur les côtés et retombent jusque sur le volant; ils sont rattachés par un chou de rubans cerise. Corsage montant orné de bretelles qui se recroisent à la taille et dont les bouts retombent sur le milieu des pointes de la tunique; devant, elles se re-



11. CHAPEAU BARONNETTE.

croisent sur la poitrine pour se rattacher sur les côtés. E. HOUY.

#### PLANCHE COLORIÉE

*Toilette de dîner en crêpe de l'Inde ou en taffetas mauve.* Sur la jupe, trois volants surmontés de deux bouillons séparés entre eux par des ruchés en gaze blanche, bordés de blonde blanche. Corsage à basques pointues devant et formant écharpe derrière, ouvert largement en cœur par devant. L'ouverture est ornée d'un petit revers retombant, d'une fraise et d'une sorte de jabot en blonde. Manches plates du haut; bouillons mauves et blancs dans le bas, se terminant par une blonde blanche très-froccée. Une blonde blanche sert également de garniture au revers, aux basques et à l'écharpe.

*Deuxième toilette de dîner ou de petite réception.* — Robe en taffetas bleu glacé de blanc, avec cinq volants dans le bas; au-dessus des cinq volants, deux bouillons peu bouffants, ayant comme encadrement deux ruches de guipure perlée de jais noir. Tunique sans manches, entièrement faite avec de la guipure perlée au mètre et ornée de la même ruche que



13. CHAPEAU MARGUERITE.

la jupe. Double fraise, l'une noire, l'autre blanche. Les manches ont dans le bas deux bouillons encadrés de ruches noires, et se terminent par deux volants de dentelle blanche, ou deux plissés de crêpe lisse, ou bien encore deux plissés de tulle blanc perlés de jais blanc. La fraise blanche doit être semblable à la garniture des manches. M. DE S.

#### COURRIER DE LA MODE

Rien n'est plus difficile actuellement que de donner des renseignements exacts et pratiques sur la mode, car il y a autant de modes que de goûts différents. Une grande couturière me disait il y a peu de jours: « Nous ne savons plus comment satisfaire nos clientes; chacune d'elles demande quelque chose qui ne soit porté par personne; il faut donc inventer sans cesse, et notre imagination, quelque féconde qu'elle puisse être, ne saurait parvenir à contenter ces exigences. » Voilà, en effet, où nous en sommes. On ne co-



9. TOILETTE DE SORTIE.



10. TOILETTE DE PROMENADE.





1874

Maison et Fabrique sup. à Paris

N° 117

REVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*

13, Quai Voltaire à Paris

Modèles de M<sup>me</sup> Cavalry, 6, Boulevard des Capucines, 6.







pie plus, on crée et on crée sans cesse; de là, l'extrême difficulté de se prononcer et de dire telle chose se porte, telle autre ne se porte pas. Il en est de même pour les chapeaux.

Après le chapeau Lamballe, très-grand, très-large, chargé de plumes et de fleurs, voici le chapeau Fan-chon, composé d'une passe seulement. La calotte absente est remplacée par un fouillis de fleurs, de plumes, et de rubans, laissant apercevoir les cheveux. Les deux bouts de la passe sont assez longs pour se rejolindre derrière sur le chignon. C'est un élégant chapeau de théâtre, de concert, de visite pour la saison qui commence. Il se fera surtout en paille d'Italie, en paille de riz avec guirlandes de roses, de marguerites et de fleurs des champs. J'ai vu aussi de singulières petites capotes avec fond en crêpe de Chine, garnies dessous comme les capotes de nos fillettes; puis de singulières formes baissant sur le front, avec calotte s'évasant du haut et assez haute. Si j'osais, j'appellerais ce genre le chapeau *tromblon*. Il paraît que cela sied; en ce qui me concerne, je n'oserais jamais poser cela sur ma tête.

Passons d'une extrémité à l'autre. La grande fureur sera, cet été, les bas en fil d'Écosse de couleur, rayés ou unis. Il faut en conclure que l'on portera beaucoup le soulier demi-couvert, le soulier Molière ou à deux pattes; la deuxième patte fixe le soulier sur le cou-de-pied au moyen d'une boucle de côté. Cette mode sera, je crois, adoptée par les femmes du monde, pour les toilettes de rue; en tous cas, elle sera toujours très-bien aux bains de mer et



14. CHAPEAU NILSSON.



15. CHAPEAU REBECCA.

pour les courses du matin; elle convient parfaitement aux fillettes, à condition de supprimer pour elles le talon Louis XV et même le très-haut talon de cuir.

Voici les vacances de Pâques qui approchent. Les mamans vont rentrer en possession pour quelque temps de leurs chers enfants. Collégiens et pensionnaires vont venir prendre leurs chats auprès de leurs parents. Les jeunes filles quittent alors, et avec quel plaisir, l'uniforme sombre, disgracieux de forme et laid d'étoffe qui fait le désespoir de leur coquetterie naissante.

Je vais donc songer à elles et donner à leur mère le moyen de les faire belles pour ce beau temps des vacances de Pâques. De huit à douze ans, je conseillerai toujours des robes unies en étoffe solide, pas de soie surtout. Des cachemires de couleurs claires, bleu ciel, gris ou beige, des popelines de Lyon ou d'Irlande pour toilettes plus élégantes dans les mêmes teintes. Il ne faut jamais employer pour les enfants ces teintes de convention avec lesquelles les mamans se font habiller maintenant, ni les couleurs foncées comme le violet, le brun, la couleur prune, qui donnent aux costumes des fillettes un air de vieillerie, appropriées à leur taille et à leur usage et prises dans la garde-robe démodée de leur mère. Je ne veux pas cependant dire qu'on ne puisse se servir d'une robe un peu défraîchie pour composer une toilette d'enfant; il est d'ailleurs une chose qui commande à tout et qui fait loi, c'est la nécessité d'équilibrer son budget et de ne pas dépasser ses ressources; je dis que lors-



16. JEUNE FILLE DE DOUZE ANS.

17. JEUNE FILLE DE QUINZE ANS.

18. FILLETTE DE HUIT ANS.

19. FILLETTE DE DIX ANS.

20. FILLETTE DE DOUZE ANS.



qu'on achète du neuf, il faut, si l'on veut rester dans les règles du bon goût, se conformer à certaines exigences.

Les robes de chambre sont toujours plus jolies pour l'âge indiqué plus haut. Elles sont accompagnées de chemisettes blanches en nansouk, et même en foulard blanc, ce qui est un peu plus coûteux, mais charmant; le foulard, du reste, est lavé très-bien; après douze ans, la forme de la robe se rapproche sensiblement de celles portées par les grandes personnes, moins cependant les profusions de garnitures.

J'ai vu, pour jeune fille de quinze ans, une délicieuse robe princesse tout unie en popeline d'Irlande grise, avec un plissé bien ciel dans le bas; petite amonière bleu ciel; pélerine ronde, garnie d'un plissé bien; manches bleues, avec parement de popeline grise. Chapeau de feutre gris, étroit de bord et bordé de velours gris, avec crête bleue.

On fait aussi des tuniques relevées en pouf derrière par une écharpe et posées sur un jupon plissé jusqu'en haut. Avec la tunique, il n'est pas besoin de pardessus. La petite veste, en drap léger, très-ajustée et fermant devant par un seul bouton et s'évasant sur les hanches, est un joli vêtement de saison pour les jeunes filles.

Quelques-unes de ces demoiselles vont être invitées à des petites sauteries. Je leur conseille fort la plus extrême simplicité. La robe de mousseline blanche est toujours ce qu'il y a de plus joli, avec ou sans pardessus de couleur. On fait pour jeune fille des tuniques de mousseline garnies ainsi dans le bas; un entre deux valenciennes ou imitation, un léger bouillonné, un entre-deux et un petit volant de mousseline orné d'une petite dentelle. Le corsage, ouvert en carré, avec manches au coude, se compose d'entre-deux et de bouillonnés. Nœuds de la couleur du dessous. Si on n'a pas de transparent, on fait un jupon en mousseline, avec trois ou quatre petits volants dans le bas. On peut composer aussi de gentilles toilettes en gaze de Chambéry rayée bleu et blanc, ou rose et blanc. Je conseillerais la jupe garnie de volants et un corset de soie de la couleur de la robe, décolleté en carré, avec chemisettes de mousseline à bouillonnés séchés par des engreures dans lesquelles passe un petit ruban rose ou bleu, suivant la couleur du corset. Ce corset se fait à basques; autour des basques, un effilé fait exprès, blanc et rose ou bleu.

Les foulards fond blanc à fleurcettes Pompadour ou à raies claires sont aussi très-jolis et composent de jolies toilettes qui se peuvent porter l'été avec un chapeau assorti.

La coiffure d'une jeune fille ne doit avoir aucune exagération. Quand on a des cheveux bouclant naturellement, rien de mieux que des boucles; on en relève quelques-unes sur la tête, et on laisse tomber les autres, surtout si les cheveux n'ont pas atteint une très-grande longueur; mais c'est folie que de mettre une belle chevelure à l'épreuve d'un fer brûlant qui la dessèche et la décolore.

Après quelques essais de ce genre, on est tout étonné d'avoir des cheveux roides cassants et de les trouver raccourcis en quelques jours de plusieurs centimètres. Avec des cheveux plats et droits, il faut faire des nattes ou des rouleaux s'ils ne sont pas épais. Ces rouleaux sont simplement des moches roulées sur elles-mêmes et placées au hasard sur la tête. Un nœud de velours ou de laina suffit à une jeune fille pour toute coiffure du soir.

J'espère que mes lectrices ne m'en voudront pas de m'être si longtemps occupée de leurs filles. Du reste, il y a bien des choses à prendre pour elles dans les renseignements que j'ai donnés. La tunique en mousseline, par exemple, faite en organdi avec vraies dentelles convient à merveille à une jeune femme, la robe de gaze de Chambéry et de foulard également.

A la semaine prochaine d'autres détails.

MARIE DE SAVERNY.

## LETTRES PARISIENNES

M<sup>me</sup> Marie de Saverny à M<sup>me</sup> Laure de B...

Nous avons ici, ma chère Laure, le plus beau temps qui se puisse rêver, et le printemps a tenu à constater sa présence le jour même où il nous était annoncé. Le soleil, un soleil bien doux, et qui brille sans brûler, anime nos rues de ses joyeux rayons, inonde nos appartements, tandis que l'air tiède du dehors nous frappe au visage en pénétrant jusqu'à nous par la fenêtre entrouverte. Le feu fait triste figure devant le soleil; aussi le laisse-t-on mourir de sa belle mort, et bientôt, j'espère, la jardinière fleur remplacera la flamme pétillante. Comme nous sommes ingrats pourtant! Quand, à la fin d'octobre, les premiers froids sont venus nous trouver, quand en rentrant un jour, saisi par la bise glacée et toute grelottante sous mon léger manteau d'automne, j'ai fait allumer dans mon petit salon un de ces fa-cots qui brûlent en donnant une flamme vive et en répandant une légère odeur de résine, j'ai chanté un dithyrambe en l'honneur du feu, cet ami, ce confident de nos joies domestiques, ce compagnon de la solitude, qui répond le bien-être et change la plus rigoureuse saison de l'année en

un temps de bien-être et de douces jouissances, etc., etc. Et voilà qu'aujourd'hui je sens la même exaltation pour le soleil et les fleurs qu'il fait éclore. Eh bien, qu'est-ce que ce'a prouve, après tout, si ce n'est que Dieu est un merveilleux organisateur de toutes choses?

Il avait créé l'homme parfait, et il avait assimilé toutes les autres créations à cet état de perfection. Un printemps éternel régnait au paradis terrestre qu'hélas! nos premiers parents; mais quand, par leur désobéissance, ils furent chassés de ce lieu de délices et que le mal fit invasion dans leur âme, Dieu pensa qu'il était sage de modifier aussi les autres choses créées. Pour l'homme faible, inconstant, combattu par des désirs sans cesse renaissances, il établit les saisons de l'année afin, pensa-t-il dans sa mansuétude suprême, que la satiété fût sans cesse combattue par le renouveau. N'est-ce pas admirable que cette bonté dans la justice? D'ailleurs, par ce merveilleux arrangement, le Seigneur créait aussi le travail, tâche consolante et bénie dans laquelle l'homme, depuis sa chute, a trouvé la meilleure des consolations. Il créait la nécessité du travail, mais il fournissait en même temps à sa créature tous les moyens de le rendre fructueux et productif. L'hiver est le temps où on utilise les récoltes de l'été, où on tisse le chanvre et le lin recueillis par les beaux jours, la soie due au meurtre de milliers de pauvres insectes dont l'exploitation occupe tant de bras et donne du pain à des peuples entiers. Le printemps est occupé par la récolte des fruits, le soin à donner aux vergers et aux jardins. L'été, oh! l'été, comme on travaille! c'est la moisson qui occupe tous les bras, jeunes ou vieux; les uns lauchent, les autres mettent en gerbe, ceux-ci battent à grands coups de fléaux le blé en grange, d'autres enfin portent au moulin le grain débarrassé de sa paille.

L'automne aussi est une saison de travail. Voici venir la vendange et les semailles; ces récoltes sont elles belles, c'est l'abondance pour toute une année, et l'homme heureux de voir ses labeurs si bien récompensés termine sa journée en bénissant Dieu d'avoir ainsi préparé sa besogne en lui donnant tout à tour les chaudes baignades du printemps qui fait mûrir les fruits, le soleil de juillet qui jaunit les moissons, la tiède température de l'automne qui arrondit le raisin, le rend savoureux, et même les neiges de l'hiver qui préservent le trésor confié à la terre par la semence.

Comment trouves-tu ma petite théorie, ma chère Laure? Je ne crois pas qu'elle puisse être réfutée même par les esprits les moins disposés à admirer les œuvres de celui de qui nous tenons tout.

Les premiers beaux jours ont comme d'habitude fait sortir les habitants de leur maison, et, par le soleil qu'il fait, Paris semble avoir triplé sa population. C'était dimanche jour de course, à Auteuil, et bien que je ne professe pas un enthousiasme violent pour ce genre de plaisir, je m'étais laissé conduire par des amis à cette fête de printemps. J'ai donc assisté au triomphe du baron Finot dans la personne de ses chevaux; mais ce que j'ai le plus admiré c'est le monde de spectateurs de toutes classes venus pour ce spectacle.

Cette sorte d'amusement est devenu populaire et ce que j'ai vu s'éloigner, après la dernière course, d'honnêtes pères de famille traînant deux enfants dans une voiture, suivis d'une femme et d'un autre enfant, de jeunes gamins en casquette, d'ouvriers endimanchés, d'ouvrières pimpantes, est inconcevable: tout ce monde là s'en retournait à Paris couvert de poussière, harassé de fatigue, mais content et heureux, et descendant à plain goser les mérites de *Beau-noir*, de *Cinna* et de *Bouche-trou*, les héros du jour.

Quel intérêt tous ces braves gens peuvent-ils trouver à ce divertissement? Bien entendu, le nombre des femmes élégantes et des jolis messieurs décorés du petit carton traditionnel, était aussi considérable. Les toilettes étaient bien jolies, j'en donnerai quelques unes dans mon prochain courrier; ici, je fais part seulement de mes impressions sur l'ensemble de la journée.

En rentrant à Paris, nous avons traversé le bois, les Champs-Élysées, partout même affluence; sur la chaussée du milieu un fourmillement de voitures; équipages somptueux ou simples fiacres, dans les contre-allées une foule compacte allant, venant, se croisant ou assise sur un quadruple rang de chaises. Tu penses peut-être que les arbres bourgeonnants et l'espace de nos belles promenades avaient eu seuls le privilège d'attirer les promeneurs, détrompe-toi; les boulevards étaient encombrés et ce qu'un m'a assuré que les théâtres où se donnaient des concerts et des matinales théâtrales regorgeaient de monde, du parler aux cinémas.

Mais où donc se loge, la nuit, tout ce monde-là, ma chère Laure? En vérité, et malgré la surface considérable qu'occupe notre ville, cela paraît un problème; on ne résout cependant en se regardant à l'exiguïté de chaque logement, à l'agglomération de la population dans les quartiers excéntriques. Pauvres gens, vous faites bien de quitter vos mansardes malsaines dès qu'un ciel plus clément vous permet d'aller respirer l'air libre. Vous avez sans doute rapporté de votre bonne promenade du dimanche de la force et de la santé pour toute une semaine de travail.

A bientôt, ma bonne Laure, je t'aime et je t'embrasse de tout cœur.

MARIE DE SAVERNY.

## UN DRAME AUX BAINS DE MER

(Suite)

Tels étaient les lambeaux de phrases qui nous arrivaient du navire en détresse, à travers les sifflements de la tempête. Plusieurs de nos camarades qui m'avaient aperçu sur le pont du life-boat avaient déjà pris la même route que moi, et arrivait à notre bord avec des chances diverses. Bientôt il n'y eut plus sur le pont du *Neptune* que le capitaine et sa femme, la seule qui fût à bord du *Neptune*, heureusement. Mais le capitaine n'était plus jeune. Il m'aurait beaucoup de temps à faire ses préparatifs de sauvetage, et l'on voyait le *Neptune* enfoncer à vue d'œil. Je me dis alors que, si quelqu'un n'allait pas au secours de notre pauvre capitaine, lui et sa femme étaient perdus; je me disposais à reprendre le chemin du trois-mâts, quand j'aperçus mon frère qui émergeait des flots et grimpa lestement sur le pont du *Neptune*.

— Au life-boat, capitaine, dit mon frère, je me charge de votre femme.

Ce furent les derniers mots que nous entendîmes. Une énorme vague s'abattit tout à coup sur le pont du trois-mâts et le déroba à notre vue. Quand elle se fut retirée, il n'y avait plus personne à bord. Notre première pensée fut que tous trois avaient été emportés par le paquet de mer, mais un instant après nous aperçûmes le capitaine qui se cramponnait au pont du life boat. Derrière lui était mon frère, portait dans ses bras la femme du capitaine. Mon frère était très-pâle. Il nous tendit son fardeau et se laissa hisser plutôt qu'il ne remonta sur le pont du sloop. Il nous dit seulement d'une voix entrecoupée :

— Vite, allez le câble, le trois-mâts va couler. Je sautai sur une hache et d'un seul coup je tranchai le câble. Il était temps. Notre pauvre *Neptune* fit un mouvement en arrière, puis un autre en avant, oscilla encore un peu, puis sombra d'une seule pièce. Quand je me retournai, le cœur tout gonflé de ce triste spectacle, j'aperçus mon frère qui gisait évanoui sur le pont. Je courus à lui.

— Qu'as-tu donc? frère, qu'as-tu? lui criais-je, en le secouant par un mouvement insensé.

— Prenez garde, me dit le capitaine; en quittant le navire, votre frère a été jeté sur le bastingage par cette terrible lame que vous avez vue fondre sur nous. Je crains qu'il n'ait reçu quelque grave contusion.

Je le désabillai vivement; je ne trouvai sur lui d'autres traces que quelques écorchures bleuâtres à la poitrine; cependant il était toujours évanoui. Tout à coup se leva un peu, puis s'écroula d'une seule pièce. Quand je me retournai, le cœur tout gonflé de ce triste spectacle, j'aperçus mon frère qui gisait évanoui sur le pont. Je courus à lui.

— Mais quel spectacle, m'écriais-je, quand son homme qui est parti ce matin ingambe de chez lui, va y être ramené sur un brancard!

Pierre venait justement de rouvrir les yeux.

— Je n'y rentrerai pas, me dit-il d'une voix faible.

— Comment?

Un flot de sang qui s'échappa de ses lèvres coupa la parole à mon malheureux frère. Quand ce fut passé, Pierre fit un effort et me dit :

— Non, je n'y rentrais pas; c'est fini. J'ai mon affaire! J'ai la poitrine défoncée; je n'ai peut-être pas deux heures à vivre. Fais-moi porter chez le voisin Simon; je ne veux pas, en mourant, tuer du même coup ma femme et faire orphelin l'enfant qui vient de naître. Qu'on me porte chez le voisin Simon.

Il fallut bien obéir. Quand il fut couché sur le lit de Simon, Pierre dit :

— Faites venir le cousin Mathias.

Le cousin Mathias était là, mais il était caché derrière les rideaux de serge du lit, pour ne pas laisser voir les larmes qu'il ne pouvait contenir. A l'appel de Pierre, il se montra.

— Présent, dit-il.

Cousin, dit-il, asseyez-vous là. Il y a de l'encre et du papier; prenez une feuille et écrivez.

Mathias obéit. Pierre dicta.

— Ceci est mon testament. Je lègue à mon frère Jacques mon fils Petit-Jean, à qui, moi mort, il servira de père.

— Oh! cela, frère, tu peux y compter, m'écriais-je. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, tu venais à manquer à ton fils, je te remplacerais; jamais je ne me marierais.

— Ce n'est pas cela que je te demande. Écoute, Jacques, devant nos amis que voilà, me dit-il, l'engagement, sur l'honneur et foi de marin, à respecter ma dernière volonté?

— Sur l'honneur et foi de marin, je m'y engage.

Telle fut ma réponse. Pierre me dit encore :



— Ma Jeannie et toi, mon frère Jacques, vous êtes trop jeunes tous deux pour rester sans famille. Cousin Mathias, continue à écrire.

Le voisin Mathias essuya ses yeux et reprit sa plume. Pierre dit :

— La dernière prière que j'adresse à mon frère Jacques, c'est, après ma mort, de servir de père à mon enfant en épousant ma veuve.

— Oh ! cela, jamais ! m'écriai-je, jamais je ne ferai cela.

— J'ai ton serment, me dit simplement Pierre, qui fit un effort pour signer ce que Mathias venait d'écrire.

Et ce moment arrivait le médecin qu'à plusieurs reprises déjà on était allé chercher. Il examina mon frère, que les vomissements venaient de reprendre. J'avais pris la plume qui avait servi au cousin Mathias à écrire le testament du Pierre. Je la tendis au médecin, afin qu'il pût écrire son ordonnance. Le docteur me fit signe que c'était inutile, et se disposa à se retirer après avoir ordonné quelques soins insignifiants, sans doute, pour avoir l'air de prescrire quelque chose.

— Quoi ! lui dis-je en le reconduisant, c'est donc fini ?

— Il n'a pas dix minutes à vivre, me répondit le médecin. Il y a une hémorragie interne que je suis impuissant à combattre.

En effet, monsieur, quand je retournai près du lit sur lequel agonisait mon frère, je surpris son œil hagard qui me cherchait. Il me regarda fixement, comme s'il voulait me rappeler mon serment, puis tout à coup le regard sembla s'élever de cet œil toujours obstinément fixé sur moi. Pierre poussa un soupir. Comme l'avait dit le médecin, tout était fini. Mon frère était mort.

— Et voilà, monsieur, ajouta Jacques en me tenant la main, comment j'ai épousé la veuve de Pierre.

Je compris que Jacques Berthier me demandait congé. Je lui serai énergiquement le main, sans articuler une syllabe, et je rentrai chez moi, où j'eus à passer une partie de la nuit à écrire ce que le pêcheur m'avait raconté.

Ni le lendemain, ni le jour suivant je ne revis personne de la famille du patron Jacques Berthier. Mais le troisième jour, vers huit heures du matin, comme la mer allait atteindre son plein, j'étais, suivant mon habitude, sur la jetée, regardant les bateaux pêcheurs commençant à sortir, romorqués par le pittoresque attelage humain dont je parlais au commencement de mon récit. Tout à coup, je vis accourir Jeannie, la femme du patron Jacques. Elle paraissait toute effarée et ne m'aperçut pas. Elle s'adressa à l'une des femmes qui étaient près de moi :

— Où est Petit-Jean ? lui demanda-t-elle. L'as-tu vu, la grand Rose ?

Mais la grand Rose n'avait rien vu. Cependant, pour calmer l'inquiétude de Jeannie, elle lui dit :

— Sans doute est allé jouer sur la falaise.

— N n, répondit Jeannie ; il n'y a pas une heure que je l'ai vu dévaler en courant par la rue de l'Église.

— Alors il est parti à la pêche aux crevettes avec ceux de Mers.

— Non, répliqua impatiemment Jeannie, il n'est pas avec ceux de Mers, il n'est nulle part sur le port ; mon homme aura cédé à ses prières et l'aura laissé monter à bord.

— Qu'en sais-tu ?

— Je le sens.

C'était précisément le tour du patron Jacques d'avoir son bateau romorqué. Il était à bord sur le pont de la Belle-Jeannie, attendant son matelot à tout préparer pour le départ.

— Jacques ! lui cria Jeannie.

Le pêcheur, très-affairé, n'entendit peut-être pas. En tout cas, il ne répondit pas.

— Jacques ! cria une seconde fois Jeannie, Jacques !

Cette fois, le patron leva la tête et regarda sur le quai afin de voir qui l'appelait.

— Ah ! c'est toi, femme, dit-il. Que veux-tu ?

— Tu as le petiot à bord ?

— Non pas !

— Je le dis que si, tu l'as. Ne me tourmente pas inutilement, Jacques, si tu emmènes Petit-Jean, vois-tu, il lui arrivera malheur.

— Mais je te répète que je ne l'ai pas emmené.

— Alors il s'est caché dans le bateau sans que tu t'en doutes. Il est si mûr !

— Bah !

— Je te dis qu'il est dans la cambuse. Regarde-y.

— Encore une fois, je ne l'ai pas à bord.

— Regarde, j'en prie.

Le pêcheur parut hésiter ; puis, saisissant le paquet de cordes enroulées autour de son bras :

— Arrière ! dit-il brusquement à sa femme, tu gênes la manœuvre.

C'était la première fois que Jacques parlait ainsi à Jeannie. La pauvre femme baissa la tête et deux larmes jaillirent de ses yeux. Jacques les vit, il en fut tout bouleversé, mais on le regardait, il ne voulut pas avoir l'air de céder aux larmes d'une femme ; aussi, d'un bras vigoureux, il lança le grelin sur le quai.

Cinq minutes plus tard le bateau-pêcheur la Belle-Jeannie doublait la jetée.

En ce moment, Petit-Jean montra sa riieuse figure sur le

plat-bord du petit navire. En l'apercevant, Jeannie poussa un cri.

— Oh ! je le savais bien, dit-elle, qu'il était à bord.

— Méchant gamin ! dit le patron Jacques en envoyant un soufflet dans le vide.

— Ramène-le, Jacques !

— Impossible, nous manquerions la marée.

— N'ait pas peur, mère, dit Petit-Jean, qui s'était enfui à l'autre bout du bateau pour échapper à la correction paternelle, et qui de là envoyait des baisers à sa mère, n'ait pas peur, je serai bien sage.

Le bateau, poussé par une bonne brise, s'éloigna rapidement. La pauvre Jeannie n'en continuait pas moins de crier :

— Ramène le, Jacques, ramène mon fieu !

Les marins, gens un peu grossiers, il faut bien l'avouer, ne comprenaient pas les angoisses de cette mère. Ils lui répondaient par de joyeux éclats de rire.

— Ah ! vous n'avez pas de cœur, cria Jeannie avec un redoublement d'énergie, de rire des angoisses d'une mère !

Les femmes ne riaient pas ; elles cherchaient à consoler la pauvre Jeannie. La grand Rose lui disait comme quoi son petit dernier à elle avait déjà accompagné plusieurs fois à la pêche.

— Et mon dernier, ajoutait la grand Rose, à près d'un an de moins que ton Petit-Jean. Ne crains donc rien, Jeannie.

— Je te remercie, ma Rose, répondait Jeannie ; mais on ne se refait pas, et, jus qu'à cette nuit, je serai morte de peur. Je te dis qu'il lui arrivera malheur, j'en ai la doultance.

Et la pauvre Jeannie s'éloigna, incapable qu'elle était de maîtriser ses sanglots.

Mal ! nous allons voir comment ces tristes presentiments de Jeannie devaient bientôt se réaliser.

EDOUARD DIDIER.

(La suite au prochain numéro.)

CAUSERIE SUR L'ESPAGNE

On parle tant de l'Espagne en ce moment qu'il me prend la fantaisie de venir causer un peu avec vous de ce charmant pays ; non, bien entendu, au point de vue de la politique ; et des événements qui s'y passent, car, ni vous ni moi, nous n'entendons rien à ces choses-là, très-certainement ; mais au point de vue de pays lui-même et pour envoyer un souvenir sympathique à ce peuple qui est notre frère en religion et un excellent voisin pour nous.

On a comparé souvent l'Espagnol au Napolitain et toujours on a eu tort de faire cette comparaison, car rien n'est plus opposé que la nature de ces deux peuples. Le Napolitain est gouailleux, menteur et voleur ; l'Espagnol est mélancolique, grave et vrai ; il vous aime ou vous déteste avec la même franchise, et garde à vous dans le dernier cas, car vous pouvez fort bien être la victime de cette haine ; mais, par exemple, vous pouvez toujours compter sur son amitié et, quoi qu'il vous arrive, elle ne vous fera jamais défaut si vous avez besoin de l'appeler à votre aide. Le Napolitain est lâche, et tout le monde a pu, tour à tour, prendre son pays sans qu'il s'en soucie plus que d'une mèche, tandis que l'Espagnol est brave jusqu'à la témérité.

A Naples, tous les enfants sont gris, espagnols, tapageurs ; c'est une parfaite contrefaçon de nos gamins de Paris. — En Espagne, il n'y a pas d'enfants ; on y voit grave et les moutards du peuple et de l'ouvrier portent, dès le plus bas âge, l'habit traditionnel de *don Basilio* avec une mine à l'avenant.

Vous voyez qu'il n'existe aucun rapprochement à faire entre ces deux peuples ; car l'Espagnol ne ressemble qu'à lui-même, et c'est un bien étrange pays que le sien ! pays de contrastes et de spectacles changeants, où la mandoline chante, où l'escopette retentit, où, comme joyeuse fête, sous les yeux des plus douces, des plus sensibiles jeunes filles, les taureaux se ruent terribles, les cornes baissées et l'œil en feu, et l'intrépide toréador, qu'ils éventrent aux grands applaudissements de la foule enivrée ; où les donas s'assoient sur leur balcon la rose à la main et le sourire sur les lèvres pendant que défilent des régiments qui marchent à la bataille ; pays du Cid et de Chimène, pays de Murillo et de Cervantes, de don Quichotte et de Sancho, de l'idéal et du réel, de la rêverie et du bon sens, de la splendeur et de la gouesnerie, du doux *far niente* et du labeur infatigable, de la paresse et de l'activité, de la sobriété et de la magnificence ; qui combattit six cents ans pour chasser les Maurs, qui conquit l'Amérique et qui s'endort pendant un demi-siècle dans son matelas doré et troué, quand la fantaisie lui en prend ; pays des guerillas intrépides, mais pays de Gil Blas, de Goussan d'Alfarache et de Figaro ; pays où les mendians eux-mêmes sont hidalgos et où les voleurs se piquent de Pètré. Énigme vivante que Chateaubriand

Byron et Musset ont chantée ; riche et pauvre Espagne ! humble et fière Espagne ! ardente et paresseuse nation ; grave, folle, ga'e, sérieuse ; Espagne, qui saura jamais et te co apprendre et t'expliquer ?

Aussi, quand on voyage en ce beau pays, faut-il seulement admirer ce qu'on voit sans comprendre ce qu'on vous cache ; il y en a tant à voir et à admirer, qu'on peut sans peine se donner tout entier au plaisir, sans chercher à y joindre le travail du sphinx.

Il y a des brigands en Espagne comme dans le pays de Naples, j'en conviens ; mais il y a brigands et brigands, comme fagots et fagots, et ce n'est point dans ce dernier pays qu'on aurait dû placer notre coquet *Fra Diavolo* de l'Opéra-Comique, d'abord, parce que le vrai *Fra Diavolo*, — car il y en a eu un vrai, qui pillait la Calabre sous le règne de Murat, — était un affreux coquin, laid, sale et dégoûté à faire horreur ; puis, parce que les brigands napolitains ont bien le physique de l'emploi ; tandis que ceux d'Espagne n'ont rien de commun avec le casseque détrompeur de grands chemins ; ils s'nt romantiques et ne commettent des meurtres qu'à leur corps défendant.

Je vais vous raconter à ce sujet une historiette, laquelle me fut dit, par un officier de l'ancienne garde royale sous la Restauration, qui y avait joué le principal rôle.

Il parcourait l'Espagne en touriste, après la campagne de 1823. Comme il allait s'engager dans la Sierra-Morena, un mendiant lui ayant demandé l'aumône, il lui donna quelques maravedis.

— Merci, caballero, lui dit le pauvre homme. Que le bon Dieu vous protège et que la Madone vous conduise.

— La route est-elle bonne et sûre ? demanda alors l'officier.

Le mendiant le regarda d'un air méditatif ; et comme notre compatriote pensait avoir besoin de ses renseignements, il lui offrit un cigare, sorte de polisse fort rare alors et qui parut toucher au cœur l'Espagnol. Aussi, clignant les yeux en souriant, il se prit à dire à voix basse :

— La route est bonne pour ceux qui savent défendre leur bourse ou qui consentent à la donner ; mais vous avez une bonne escopette, fit-il en regardant l'arme de l'officier d'une façon qui laissait fort à penser à celui-ci sur le véritable métier du mendiant. Vous avez bon œil, bon poignet, bon fusil, bon cheval ; ajout z vingt-cinq ans et le cœur d'un soldat : avec cela toutes les routes sont sûres. Je ne vous aurais pas dit un mot de ceci, si vous étiez alcade ou corregidor ; mais vous êtes Français, vous m'avez donné l'aumône et fait l'amitié d'un cigare ; je vous ai donné un bon avis, nous sommes donc quittes ; et que Dieu vous aide.

L'officier, ainsi prévenu, continua sa route, en se tenant toujours sur la défensive, et il sut ainsi éviter le danger qui sans cela eût pu l'atteindre.

Le peuple espagnol est par-dessus tout un peuple de danseurs, disent les Anglais ; et, en effet, quand on les voit en danse, il est impossible d'expliquer quel effet, quel entraînement, quel *brío* ils mettent dans ce plaisir. Comme les bouquets s'agitent, comme les pas se descendent, comme les castagnettes habillent, comme toute cette foule, suivant le rythme de l'orchestre, se domène, se précipite en marquant en cadence la cantilène du boléro national ! Mais tout à coup le tambour bat, les danseurs courent aux armes, redeviennent froids et graves, on ne retrouve plus en eux que des soldats.

Aussi, que de surprises l'Espagne réserve toujours à ses amis et à ses adversaires ! On la croit morte, elle ressuscite ; on la croit cadorenie au bruit de ses guitares, et la voilà debout, l'escopette à la main. Quelle sera la fin de tout ceci ? Dieu seul le sait.

CORRECTION DE BASSANVILLE.

HYGIÈNE DE LA BOUCHE

4<sup>e</sup> article. — Voir nos nos 110, 113 et 115.

*Seconde dentition.* — C'est vers l'âge de sept ou huit ans que commence le renouvellement des dents temporaires. Mais cette période de la vie des enfants est loin d'être exposée aux nombreux accidents que nous avons signalés pendant la première dentition. On n'a plus à craindre, à cet âge, la diarrhée et les convulsions qui détruisent un grand nombre de nouveaux-nés. La seconde dentition se fait généralement sans accidents graves ; mais il faut néanmoins la surveiller de très-près, parce que si on laisse agir librement la nature, il arrive le plus souvent que, les dents de remplacement prennent une nouvelle direction et deviennent plus tard une cause de difformité ou un obstacle à l'articulation de certaines syllabes. Les soins qu'exige la seconde dentition sont généralement fort réglés dans les couvents et dans les pensionnats ; c'est pourquoi la moitié des jeunes filles ont une denture mauvaise ou irrégulière. Et pourtant on rit avec tant de grâce quand on a de belles dents !

Les premières dents de lait qui se détachent de la mâchoire inférieure sont les deux incisives moyennes, et peu



de temps après les correspondantes de la mâchoire supérieure. Les incisives latérales les suivent de près, et, lorsque ces huit dents nouvelles sont sorties, il se produit un temps d'arrêt qui peut durer deux ou trois ans. Puis, vers l'âge de dix, douze et même treize ans, apparaissent les premières petites molaires; à celles-ci succèdent les canines et bientôt après les autres molaires. Enfin, les dents de sagesse ne se montrent guère que vers l'âge de vingt à vingt-cinq ans, comme nous l'avons dit; mais leur éruption ne se fait pas toujours sans accidents. Ainsi, il n'est pas rare d'observer des douleurs très-vives, des névralgies, des abcès, des ulcérations sur les gencives, sur la joue ou sur la langue. Tous ces accidents demandent un traitement particulier. Quelquefois la dent de sagesse, au lieu de pousser régulièrement à la place qui lui est destinée, sort dans l'intérieur de la bouche où elle gêne considérablement les mouvements de la langue; d'autrefois, suivant une déviation en sens inverse, elle vient faire saillie en dehors et simuler une tumeur sous la joue; dans les deux cas, il ne faut pas hésiter à en faire l'extraction.

**Soins à donner pendant la seconde dentition.** — Si l'est inutile de surveiller la seconde dentition au point de vue de la santé des enfants, il n'en est pas de même sous le rapport des attributs physiques. L'arrangement symétrique des dents exercera une telle influence sur la beauté du visage, qu'il nous paraît digne d'attirer toute l'attention des parents et des personnes chargées de l'éducation des enfants.

La question la plus importante est de savoir s'il convient d'arracher de bonne heure les dents de lait, ou s'il est préférable d'attendre leur chute naturelle. Pour mon compte, je crois qu'il est impossible de formuler à cet égard une règle absolue. Il ne faut jamais trop se hâter, mieux vaut suivre la marche lente de la nature, lorsqu'aucun accident ne vient la contrarier. Ainsi on laisse les dents primitives se détacher et tomber naturellement lorsque les dents de remplacement viennent successivement en prendre la place sans difficulté. Mais il arrive souvent que la chute des premières s'opère avec une grande difficulté et que leur présence devient un obstacle mécanique au développement régulier et symétrique des secondes. Celles-ci constituent alors ce qu'on appelle des *sur-dents*. En pareil cas, il ne faut point hésiter à enlever les dents de lait, et cela dès qu'on remarque les premiers symptômes de déviation des dents de remplacement. D'un autre côté il ne faut pas trop se hâter non plus d'enlever les premières, et surtout ne pas en arracher plusieurs à la fois, parce que les secondes, trouvant plus d'espace qu'il ne leur en faut pour leur développement, se portent à droite ou à gauche, occupent plus de place que la nature ne leur en avait réservé, et obliquent celles qui viennent postérieurement à se déjeter en avant ou en arrière. De là ces râteliers irréguliers et difformes qu'on observe journellement chez un grand nombre de jeunes personnes. Le fait que nous signalons se rencontre principalement au niveau des dents canines. Celles-ci étant les dernières à pousser, leur place ordinaire se trouve en partie occupée par la dernière incisive latérale et la première petite molaire. Cet espace étant insuffisant pour la loger, la canine se porte tantôt en avant et tantôt en arrière ou en dedans, mais sa déviation la plus fréquente est en avant.

Ainsi, pour me résumer en quelques mots, je crois qu'il est bon de respecter les dents de lait, tant qu'elles ne sont pas chancelantes ou que celles qui doivent les remplacer ne paraissent point au dehors; mais, lorsque ces deux circonstances se présentent, et plus particulièrement la seconde, il faut se hâter de les enlever: il est bon et utile de n'en ôter qu'une à la fois. Quant aux moyens de les extraire, ils sont toujours faciles. Les dents de lait n'ont pas ou presque pas de racines; le plus léger effort suffit pour les enlever. On peut se contenter, dans la plupart des cas, d'un fil de lin pour éviter aux enfants la crainte de la douleur. Si cependant elles étaient trop solides, ce qui a lieu lorsqu'elles ne sont pas ébranlées, il faudrait recourir à un moyen plus énergique.

Une circonstance, qui n'est pas rare non plus, c'est de voir les dents de remplacement acquérir une telle largeur, que l'arc formé par la mâchoire est insuffisant pour les loger. Il arrive alors qu'à force d'être pressées les unes contre les autres, il y en a une qui est chassée hors de la ligne du râtelier, et constitue ainsi une difformité très-désagréable. On peut corriger cette irrégularité par deux moyens différents: le premier consiste à limer la cloison des dents voisines, de façon à obtenir assez de largeur pour donner droit de domicile à la dent qui a été ou qui est sur le point d'être expulsée.

Le second moyen, c'est d'extraire tout simplement la dent la plus compromise par sa position. L'espace resté libre est bientôt comblé par les voisines et on arrive ainsi à obtenir une dentition parfaitement régulière. L'extraction doit même être choisie de préférence toutes les fois qu'avec la lime il serait nécessaire d'attaquer un certain nombre de dents, ou d'en entamer quelques-unes trop profondément. Si l'on craignait la douleur que peut occasionner cette opération, on pourrait l'éviter en ayant soin d'ébranler la dent à extraire; pour cela il suffit de passer un gros fil

autour du collet et de le tenir serré pendant quelques jours.

Enfin, il arrive quelquefois que, malgré toutes les précautions qu'on a pu prendre, quelques dents persistent à se développer dans une direction vicieuse. En pareil cas, il faut recourir à un dentiste expérimenté qui pourra toujours, par des procédés mécaniques, obvier à ces différents inconvénients.

DOCTEUR IZARD.

Cuir de Russie, Lèvres de feu!! Pazzo, valse par J. Klein.

## LES MENUS DE LA SAISON

Mars

LA SEMAINE SAINTE

D'après les commandements de l'Église, voici qu'elle doit être la composition des repas pendant la semaine sainte:

**Dimanche:** Déjeuner et dîner en gras.  
**Lundi:** Déjeuner au maigre. — Dîner en gras.  
**Mardi:** Déjeuner au maigre. — Dîner en gras.  
**Mercredi saint:** Déjeuner et dîner au maigre.  
**Jedi saint:** Déjeuner et dîner en maigre, sans œufs.  
**Vendredi saint:** Déjeuner et dîner en maigre, sans œufs ni beurre, ni lait.  
**Samedi saint:** Déjeuner et dîner en maigre, sans œufs.  
 Menus d'un déjeuner et d'un dîner en maigre pour le vendredi saint:

Déjeuner sans œufs ni beurre, ni lait:

Rougets sauce tartare  
 Râle frite dans l'huile.  
 Salade de légumes.

Dîner sans œufs:

Bouillie-à-baisse de poisson.  
 Alose grillée à l'huile.  
 Grenouilles frites (la pâte faite à l'huile et à l'eau.)

LE BARON BRISSE.

## REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Il ne suffit pas d'avoir une riche et belle toilette, le plus important est de la porter avec goût.

La *jupe articulée*, dont nous avons donné les dessins dans notre numéro du 22 février, répond à toutes les conditions d'élégance.

Sa forme fugitive rejette bien toute l'ampleur de la robe en arrière.

Elle est légère et ne laisse pas deviner sa présence.

Sa tournure, surtout, est remarquable par la facilité avec laquelle, au moyen d'un lacet, elle peut se diminuer ou devenir le pouf adopté par la mode.

Nous félicitons l'inventeur, M. Guelle, de l'heureux résultat qu'il a obtenu, et nous prévenons en même temps nos lectrices que M. Guelle s'est rapproché du centre de Paris. — Ses magasins sont maintenant situés boulevard Saint-Martin, n° 39, leur accès, pour les voitures, est facile par la rue Meslay, n° 46. Nos lectrices, qui habitent Paris, peuvent se rendre compte par elles-mêmes du mérite de la *jupe articulée*.

Jamais visite ne fut plus opportune que celle que nous vous engageons à faire à la Compagnie irlandaise, 36, rue Tronchet; car il est grand temps d'acheter toiles et batistes pour nos robes de printemps et d'été; il est toujours avantageux pour l'acheteur de s'adresser de préférence à une bonne spécialité: pour certaines acquisitions, telles que la toile et la batiste; le choix est d'abord plus grand, et les soins qu'apporte le commerçant à ne faire que de bons achats est une garantie pour le client que la qualité est irréprochable.

Éclaircir le teint, polir la peau du visage, même la plus rugueuse, la raffermir, si les tissus se relâchent, tel est le problème qu'à sa résoudre le Lait antipélorique ou le lait Candès.

Employé, selon les cas, à haute ou à faible dose, cette préparation agit, au besoin, remplacer toutes les eaux de toilette, afin de réparer toutes les altérations accidentelles du teint.

On trouve ce lait (flacon, 5 fr.), chez M. Candès, 26, boulevard Saint-Denis, et chez les principaux parfumeurs et coiffeurs.

Quant au bleu d'argent pur, de M. Labonde, c'est d'abord, 14, rue Saint-Gilles, qu'on le trouve; puis chez tous les marchands d'ustensiles de ménage, quincailliers, ferblantiers.

Vous connaissez toutes son usage.

Le ruolzé et le plaqué s'en servent à titre d'eau de Jouvence; il leur rend une beauté et un éclat semblables à ceux que ces objets possédaient dans leur état primitif.

## DERNIER AVIS

Nous rappelons à nos abonnées que le délai auquel nous pouvons leur offrir la *Veloutine Viard* au-dessous du prix coûtant, expire à la fin de ce mois.

La *Veloutine Viard*, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont elle n'a pas les inconvénients.

La maison Viard donnera à toute abonnée de la *Revue de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifiant de son abonnement, et ce jusqu'au 31 mars 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houpe en pygme, du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de deux francs.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 fr. pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire trois francs, pour recevoir franco dans toute la France.

Toute demande pour Paris ou les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée franco à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire: blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

## PETITE CORRESPONDANCE

**M<sup>me</sup> C. M.** — Si c'est du noir que vous voulez, je conseille le *nacho*, sorte d'alpaga brillant, tissu solide formant un sablé, ou du poil de chèvre, de la popeline, ou de la surlienne; cette dernière étoffe est charmante, mais chère. En couleur, il y a le tissu *Thibet* indécouleur, le cachemire beige, la vigogne d'été et une quantité d'étoffe nouvelles et bizarres qu'il est impossible de désigner dans un si petit espace. On vous enverra une adresse de maison d'habillement de petit garçon, mais il faut votre adresse.

**M<sup>me</sup> B.** à la F. G. — Le deuil d'une belle-mère se porte comme le deuil de mère, un an, mais il est un peu moins sévère. Six mois grand deuil, laine et crêpe, robes de crêpe crêpé autour du cou; pendant trois mois, de crêpe lisse; pendant les trois autres mois, robes noires et chapeaux de tulle noir, avec jais, violet, lilas, etc. Pendant les trois mois, petit deuil, gris, violet, lilas, etc. Pendant les trois premiers mois, les volants ne sont pas de mise; remplacez-les par des biais de crêpe anglais. Vous pouvez porter votre tunique de grenadine dans trois mois. Jupe pareille sur dessous de soie, avec volants en grenadine; coupez les dents et remplacez-les par un plissé à la vieille en pareil, avec petite corde de jais très-mince sur le collet du plissé. Pour votre fillette, pas de grenadine, de la mousseline de laine ou du poil de chèvre. On donnera des patrons de tabliers. On fait des tabliers à corsage ou forme praline.

**M<sup>me</sup> L. S.** — Je conseille d'employer avec vos volants brodés de la batiste très-claire gris de lin. Dans le bas de la jupe, le haut volant brodé, un volant en batiste grise plissé à petits plats couchés; deuxième volant brodé plus bas, deuxième volant gris plissé; troisième volant de mousseline avec tête. La tunique en batiste grise avec un volant brodé et un tout petit plissé en batiste grise au-dessus. Corsage à basques en batiste orné de deux volants. Un brodé, l'autre en batiste, ouverture en cœur. Manches plates du haut, terminées par deux volants disposés en galonnet, formant sabot. S'il reste de la broderie, faire un petit fichu croisé, ou une petite pèlerine garnie d'un volant brodé et d'un autre en batiste, comme j'ai dit plus haut. J'ai vu me remettre en campagne pour la comédie. Faut-il des rôles d'hommes?

**M<sup>me</sup> F. V. M.** — Je vous réponds directement, et je vais tâcher de vous satisfaire.

Pris note de la demande pour patrons d'enfants.

Une nouvelle abonnée, à Besançon. — Le cours de coupe a paru dans les nos 38-43, 54, 62, 72, 79 et 82. Nous vous avons adressés ces numéros ce te semaine. Chaque numéro, 25 centimes, port compris, soit, pour les sept numéros, un franc soixante-quinze centimes que vous voudrez bien nous envoyer en timbres-poste.

**M<sup>me</sup> M. B.**, une abonnée de Paris. — Nous ne connaissons pas de livre spécial. Si vous le désirez, nous vous mettrons en rapport avec le directeur de notre maison de coupe, qui vous donnera tous les renseignements nécessaires et vous fixera sur les prix.

## RÉBUS



### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La future épouse de Montmartre sera le fruit d'grandes volontés; comme au moyen-âge, chacun apporte son obole.

Paris. — A. Bordillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.